

## ENTRETIEN

Maria PAPADIMA<sup>1</sup> avec VICTOR IVANOVICI<sup>2</sup>

Victor Ivanovici est né en 1947 à Tulcea, Roumanie.

Études générales au Lycée grec de Bucarest (1962-1966) et universitaires à la Faculté de Langues romanes, classiques et orientales de Bucarest (1966-1971).

Études de troisième cycle à l'Université de Malaga (Espagne): «Cours supérieur en philologie espagnole», sous la direction du Professeur Manuel Alvar, de l'Académie Royale Espagnole (1987).

Doctorat de l'Université de Cluj (Roumanie), avec une thèse sur l'œuvre de Gabriel García Márquez (1993).

Entre 1971-1984, a enseigné la littérature espagnole et les littératures hispano-américaines à l'Université de Bucarest.

Depuis 1985, vit et travaille en Grèce. Actuellement professeur émérite à l'Université «Aristote» de Salonique, où il a enseigné les littératures de langue espagnole. A enseigné également la théorie de la traduction et la littérature européenne dans le cadre du Programme d'Études Supérieures (master) en Traduction et Théorie de la Traduction, de l'Université d'Athènes.

Membre de l'Union des écrivains roumains, de la Société des auteurs grecs, de la Société grecque de Littérature générale et comparée, de l'Association Internationale de Littérature Comparée, de l'Association internationale des hispanistes, de l'Association des Cervantistes et de la Société des hispanistes Grecs (membre fondateur et actuel vice-président).

Pour son activité dans le domaine des études hispaniques, l'État espagnol lui a décerné l'Ordre du Mérite civil (1999).

Prix du Musée National de la Littérature Roumaine, à l'occasion du centenaire de l'État roumain moderne (2018).

Livres publiés:

*Triptyque néobellénique. Cavafy, Séféris, Sikelianos* (en grec), éd. Hexantas, Athènes, 1979.

*Forme et ouverture* (en roumain), éd. Eminescu, Bucarest 1980 (Prix de l'Union des écrivains roumains, 1981).

*Surréalisme et «surréalismes» : Grèce, Roumanie, pays de langue espagnole* (en roumain et en grec), éd. Hestia, Timișoara, 1997 - éd. Polytypo, Athènes 1997.

*Le monde de la nouvelle narration hispano-américaine* (en espagnol), éd. Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 1999.

---

<sup>1</sup> Université d'Athènes, Grèce, mpapadima@frl.uoa.gr

<sup>2</sup> Université «Aristote» de Salonique, Grèce, victor.constantin.ivanovici@gmail.com

*La littérature hispano-américaine* (en grec), éd. Dione, Athènes, 1999.

*Repères en zigzag* (en roumain), éd. de la Fondation Culturelle Roumaine Bucarest, 2000.

«*Taductologiques*»: I. *Théorie et critique* II. *Méthodologie* (en grec), éd. Dione, Athènes, 2004.

*Gabriel García Márquez et son royaume de Macondo* (en espagnol), éd. SIAL / Trivium, Madrid, 2008 (Prix International "Sial Ensayo", 2007).

*Un caftan pour Don Quichotte* (en roumain), éd. Ideea Europeană, Bucarest, 2011.

*Dissertations et digressions* (en espagnol, 2 vol.), éd. Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 2012.

*Itinéraires vers Cervantès*, éd. Casa de la Cultura Ecuatoriana, Quito, 2016.

*Autour de l'œuvre narrative d'Alvaro Mutis*, éd. de l'Université de Puebla, Mexique, 2017.

*Itinéraires roumains, I*, éd. du Musée National de la Littérature Roumaine, Bucarest, 2018

*Itinéraires roumains II*, éd. du Musée National de la Littérature Roumaine, Bucarest, 2019.

Articles et études de spécialité publiés dans les pays de langue espagnole, en France, en Roumanie, en Grèce etc. Il écrit ses textes critiques en grec, roumain, espagnol et français.

Domaines de recherche: littérature espagnole (le «Siècle d'Or»), littérature hispano-américaine (contemporaine), littérature roumaine, littérature néohellénique, comparatisme (domaines: les Balkans et les littératures européennes), théorie de la traduction.

**M. P.** *Cher Vicor Ivanovici, votre portrait serait insaisissable pour le plus expert des portraitistes : littérature espagnole (le « Siècle d'Or »), littérature hispano-américaine (contemporaine), littérature roumaine, littérature néohellénique, comparatisme (domaines: les Balkans et les littératures européennes), théorie de la traduction. Comment vous conjuguez tous ces domaines de connaissance ?*

**V. I.** Ce puzzle n'est point si compliqué qu'il ne paraît à prime abord. La littérature espagnole et la/les littérature(s) hispano-américaine(s) sont mon « métier », attesté officiellement par un diplôme d'études et, comme on dit, j'étais même payé pour ça (pas très généreusement, mais de toute façon payé). Il s'agit, dirait-on, d'un point d'arrivée. Mais pour arriver où que ce soit, il faut, n'est-ce pas ?, partir de quelque part. Or, mon point de départ sont les Balkans, et en particulier la langue et la culture roumaine ainsi que la grecque. Cela m'a placé dès le début, et assez naturellement, dans un contexte « comparatiste » qui, à en croire George Steiner, n'est que le corolaire de l'« art exact » de la traduction.

**M. P.** *Vous êtes un quadrilingue affirmé, un cosmopolite avéré, qui par la vie et les études semblait prédestiné aux échanges linguistiques et culturels. Des études littéraires vous vous êtes retrouvé dans le domaine de la traduction et de la traductologie. Quel était le pas à franchir?*

**V. I.** En réalité, je ne suis que bilingue, puisque mes langues natives, celles que j'entendais et parlais à la maison depuis que j'ai eu conscience de moi-même sont le roumain et le grec. Les autres deux, le français et l'espagnol, auxquelles vous vous référez probablement, sont plutôt des langues acquises : assez tôt, assez bien, mais acquises tout de même. Le français était de mon temps, pour un jeune Roumain de classe moyenne, la langue de culture par excellence (et pour moi il le reste jusqu'au présent). L'espagnol, je l'ai étudié à l'Université de Bucarest et, depuis une quarantaine d'années, je le pratique quotidiennement, en famille, parce que j'ai épousé une Sud-américaine.

Quant aux études littéraires et à la traduction, sont-elles une vocation ou le résultat d'un manque de vocation ? Que sais-je ? J'ai toujours songé à être un écrivain ; mais du vouloir au pouvoir il y a (comme vous dites) un grand pas à franchir, et quand j'ai compris que ce pas était hors de ma portée, je me suis résigné à devenir, faute de mieux, un écrivain « au second degré », c'est-à-dire un critique littéraire et (pour consoler le poète frustré qui gît en moi) un traducteur.

**M. P.** *La littérature européenne, l'ancien monde, le nouveau monde mais aussi les Balkans sont vos zones de prédilection. Quelle est votre tasse de thé préférée en matière de traduction?*

**V. I.** « Ma tasse de thé », ou plutôt le Combray qui en sorte, c'est le milieu plurilingue de mon enfance. Comme je vous ai déjà dit, j'eus la chance de naître bilingue. Mon père venait de la Bucovine et sa mère était Autrichienne, de souche polonaise et... corse. Ma mère, bilingue elle aussi de naissance (ses langues étaient le grec et le roumain), avait vécu dans sa jeunesse à Moscou et à Paris et parlait donc couramment le russe et le français. Et ce n'est pas tout. J'avais aussi une nourrice de langue allemande, Marguerite, que j'aimais beaucoup ; elle était originaire d'un village de colons agricoles arrivés, paraît-il, dans la région depuis l'Alsace, via le Sud de la Bessarabie. Un autre personnage familial, tante Oxy (Roxane), ma marraine, était d'origine bulgare mais, avec ma mère et les autres dames de la « société » locale, elle s'entretenait exclusivement en français, car toutes avaient été élevées chez les Bonnes Sœurs. D'ailleurs, ma ville natale, Tulcea, un petit port du Danube, au seuil du Delta, de dix-mille habitants, était à l'époque une vraie miniature du melting pot central et sud-est européen. Il suffisait de sortir dans la rue pour se retrouver en plein Babel. Hormis le roumain de l'administration et de la population majoritaire, on entendait fréquemment le grec, le yiddish, le turc et le tatar ; on entendait aussi le russe des pêcheurs « Lipovans », dont les ancêtres « vieux croyants » (starovery), avaient fui la Russie à cause des grandes persécutions religieuses du temps de Pierre Ier et Catherine la Grande ; l'italien d'une autre communauté

rurale provenant du Frioul ; le valaque des Aroumains venus du Pinde et de la Macédoine avant et après les Guerres balkaniques... Et ainsi de suite.

Ce genre de vécu linguistique eut sur le gosse que j'étais un effet formatif, dirais-je, indélébile. Habitué à saluer chacun de nos voisins dans sa langue maternelle (bună ziua, kalimera, salam alekum, Gut' Morgen, zdrastvujte, buongiorno, bonjour m'sieur, dame...) et qu'on me réponde dans la mienne, je commençais à prendre plaisir au « foisonnement des langues » (Quelle merveilleuse expression ! Qui l'a dite ?) et à devenir, peu à peu, un petit monsieur Jourdain de la traduction.

**M. P.** *Langue-source et langue-cible n'a pas chez vous la même notion statique que pour le traducteur ordinaire. Comment vous vous positionnez par rapport aux différentes langues que vous pratiquez ?*

**V. I.** Statique ou dynamique, envers la « source » ou envers la « cible », mon attitude en matière est avant tout éthique : comprendre l'Autre et le rendre compréhensible pour les miens, c'est apprendre à l'aimer. Un état d'esprit pareil, que les Allemands du temps de Schleiermacher appelaient Lust am Fremden (l'« appétit pour l'étranger ») c'est le contraire du nombrilisme tribal.

Cette mentalité est le produit quasiment exclusif de mon contexte formatif. Qui comprenait aussi bien des paramètres propices et stimulants que des forces menaçantes et hostiles. (Par exemple, je n'ai presque rien gardé de l'allemand de Marguerite ou de mon père car dans les années cinquante, dans un pays de l'Est, parler cette langue en public pouvait résulter fort dangereux : c'était l'époque où les minorités allemandes étaient déportées en Union Soviétique, en tant qu'esclaves pour des travaux forcés de « reconstruction »). En effet, le petit monde bigarré, composite et si attachant de mon enfance était à la fois un monde assiégé. Son penchant à la tolérance et à l'ouverture tous azimuts, son cosmopolitisme « sauvage », spontané, qui s'ignorait soi-même sans pour cela s'avérer moins effectif, élevaient les soupçons et la rage d'une idéologie et d'un régime de clôture et d'isolationnisme concentrationnaires, comme était le « socialisme (ir)réel » à l'époque du stalinisme pur, remplacé plus tard par le « national communisme » de Ceaușescu. Confronté sans trêve avec ses injonctions, sinon avec son agression, il fallait apprendre à se battre ou, du moins, se défendre. Parce que, s'il est vrai (à en croire Ortega y Gasset) que « Moi c'est moi et ma circonstance » (Yo soy yo y mi circunstancia), c'est également vrai que « Moi c'est moi contre ma circonstance ».

**M. P.** *Est-ce que le traductologue que vous êtes vient en aide au traducteur ou au contraire lui rend la vie difficile ?*

**V. I.** Difficile ? Absolument pas. Bien au contraire. Et cela pour deux raisons de principe :

D'abord parce que la traduction est un Art, un acte de création en rien différent de la création (pour ainsi dire) primaire, sauf qu'il s'agit d'un art de l'âge mûr, qui ne laisse aucune place à la précocité : un Mozart de la traduction serait inconcevable. Il y a ici un côté métier (d'ailleurs c'est ça que les Anciens entendaient par *Ars et Techné*) et ce côté est au moins aussi important que le côté proprement créatif ; il s'appuie sur un savoir appris et des habiletés acquises qui sont, l'un et les autres, du ressort de la traductologie.

Quant à celle-ci, elle constitue, comme nombre de disciplines scientifiques, une théorie déduite d'une pratique antérieure. Mais, à différence des autres, la traductologie ne s'est aucunement émancipée, et j'ose même dire qu'elle n'est pas émancipable par rapport à la « pratique traduisante » qui l'a engendrée.

**M. P.** *Vous publiez dans des différents pays, dans des différentes langues en alternance, vous êtes membre des associations culturelles un peu partout, vous recevez des prix en Espagne et en Roumanie, quel est le pays de votre cœur ? Fernando Pessoa disait : « ma patrie est la langue portugaise ». Vous, vous en avez une et comment la définissiez-vous ?*

**V. I.** Pessoa n'est pas le seul à puiser son identité dans sa langue native. (ce qui ne l'empêcha point à écrire aussi en anglais, la langue de son éducation). Paul Celan, né dans la Bucovine roumaine et suicidaire apatride à Paris, s'exprimait de la même sorte, mais avec un accent fort dramatique, puisqu'il ajoutait : « même quand la langue maternelle est l'allemand et le poète, Juif ». Nichita Stănescu, notre grand poète des années soixante à quatre-vingt, se déclarait lui aussi en premier lieu patriote du roumain, sans ombre de nationalisme (et cela à une époque où les thuriféraires de Ceaușescu nous intoxiquaient avec une mièvre mystique du terroir).

La langue a, surtout aujourd'hui, en pleine ère de la mondialisation, l'avantage d'être une patrie déterritorialisée : parlée ou tue sur toute la surface de la planète, n'importe quelle langue, y compris la nôtre, devient une province du vaste empire du langage, dont tous nous sommes les ressortissants ou tous nous sommes des métèques. Les Grecs, les Juifs et les Arméniens, c'est-à-dire les trois nations par excellence de la diaspora, l'ont su depuis toujours. Notre amie commune Odette Varon-Vassard, historienne Grecque de souche sépharade, écrivait quelque part qu'être Juif c'est être Juif et quelque chose de plus. En essayant de répondre à la lancinante question de Cioran « Comment est-il possible d'être Roumain ? », j'ai moi-même paraphrasé Odette : soyons Roumains et quelque chose de plus.

**M. P.** *L'activité d'enseignement vous tient également au cœur. Université d'Athènes, Université de Thessalonique, Université de Bucarest, Université de Quito. Vos étudiants ressentent-ils en vous l'« homo universalis » que vous êtes ?*

**V. I.** Vous me flattez. Non, je ne suis pas un « homo universalis », je suis quelqu'un qui a encore des curiosités dans plusieurs domaines, ce qui me préserve de vieillir trop vite. Par conséquent, je me définirais plutôt comme un dilettante universel (toute proportion gardée, bien entendu !) Et n'oublions pas, dilettante est un mot italien qui sort du diletto, signifiant « plaisir ». Ce que je crois, ce que j'espère bien que mes étudiants ressentent en moi c'est le plaisir que je prends en leur transmettre des choses que j'aime bien (d'ailleurs le terme français pour dilettante est « amateur », n'est-ce pas ?) Les jeunes en ont le flair.

**M. P.** *Vos dernières traductions sont toutes dans le domaine de la poésie. Quels sont vos projets pour l'avenir? Encore de la poésie ? Pratique ou réflexion ?*

**V. I.** En effet, je viens de remettre à une maison d'édition athénienne la version grecque de la poésie d'exil de mon ami Dinu Flămând, un grand poète de ma génération (qui vécut une vingtaine d'années à Paris, comme réfugié politique). Dans le futur proche, c'est la prose : en ce moment, je travaille en parallèle à la traduction des Incidents dans l'irréalité immédiate, le petit roman « kafkaïen » de Max Blecher, un formidable écrivain d'avant-garde de l'Entre deux guerres, mort à 29 ans, et de la Nostalgie de Mircea Cărtărescu, auteur des dernières générations très aimé en Roumanie et de grand succès international (on dit même « nobélisable »).

Quant à la réflexion, j'ai déjà dit qu'elle se nourrit de la « pratique traduisante » et vice-versa, Ce sont des vases communicants. Pour en donner un seul exemple, en traduisant Dinu Flămând, je me suis mis à réfléchir à fond sur la période respective de son œuvre et j'ai écrit un essai sur ce sujet, qui est déjà publié dans mon livre Itinéraires roumains, paru l'année dernière. À la fois, cet essai m'a aidé à choisir les poèmes et à établir le sommaire définitif du volume traduit.